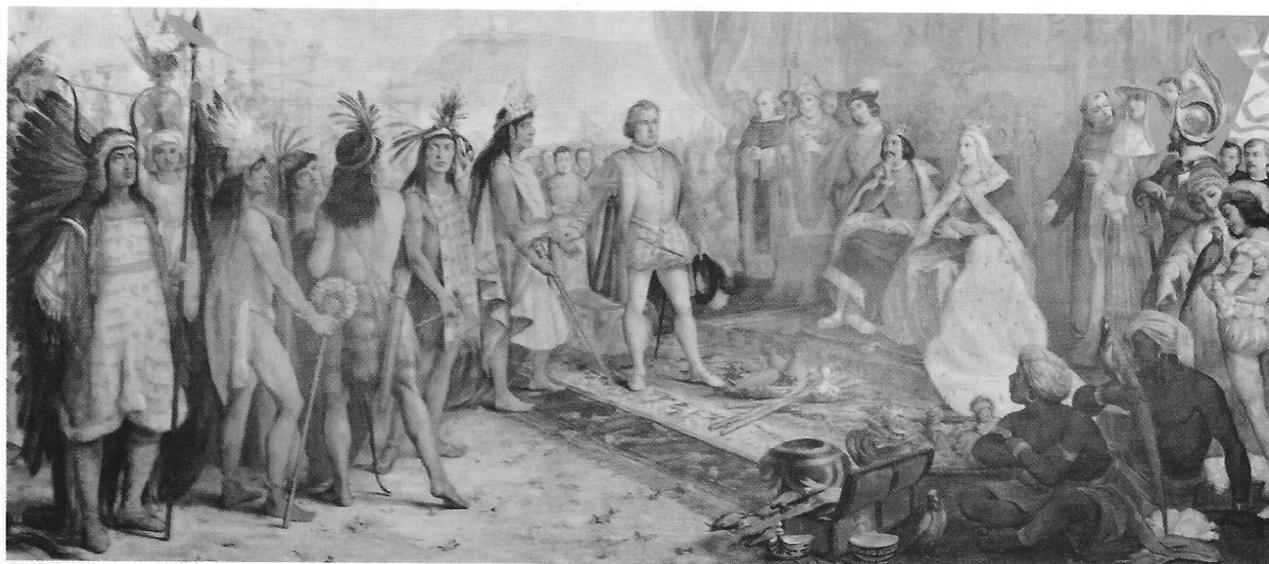


L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

MATT CASHORE/UNIVERSITY OF NOTRE-DAME/AFP



Réalisée entre 1882 et 1884, l'une des douze fresques décrivant les explorations de Christophe Colomb à l'université Notre-Dame (Indiana) qui vont être recouvertes car accusées d'être stéréotypées. Une censure de plus générée par l'idéologie décoloniale.

Terrorisme intellectuel en milieu artistique

Un conformisme et un nouvel académisme obéissant à une certaine doxa viennent paralyser la création artistique et renforcer le rejet populaire de la culture, déplore Isabelle Barbéris.

Entretien

À l'université américaine de Notre-Dame-du-Lac, dans l'Indiana, des fresques du XIX^e siècle consacrées à Christophe Colomb vont être recouvertes car accusées de donner une image coloniale des « *peuples autochtones* », jugée « *humiliante* ». Un exemple parmi cent des nouveaux impératifs qui règnent sur le monde de

l'art au nom d'un certain politiquement correct. C'est cette nouvelle emprise idéologique qu'analyse Isabelle Barbéris dans un ouvrage d'expert. Maître de conférences à l'université Paris-Diderot et spécialiste du théâtre contemporain, la chercheuse associée au CNRS expose, avec des mots savants, un monde gangrené par les idéologies identitaires et décoloniales, et un malaise grandissant dû à une conception instrumentale de l'art.



COLLECTION PERSONNELLE

Isabelle Barbéris

Vous écrivez sur un sujet peu abordé: le politiquement correct dans le monde de la culture et de l'art. Comment s'exprime-t-il?

Il ne s'exprime pas, justement, dans le sens où il est constitué d'angles morts qui sont les négatifs de sujets



L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS



La pièce "les Parisiens", d'Olivier Py, au festival d'Avignon en 2017. Quand l'art ne tourne plus qu'autour des problématiques obsessionnelles des "élites".

obsessionnels très répétitifs et qui font d'ailleurs globalement consensus : le sexisme, l'homophobie, le racisme, l'extrême droite, dans le meilleur des cas le capital... La plupart des œuvres se légitiment en usant de figures de style répétitives comme la "diatribe anti-FN". Ce qui ne fait qu'accentuer le spectacle d'une élite culturelle de gauche qui se retourne contre le peuple — qui est effectivement globalement passé à droite — et qui, en substitution de ce peuple devenu haïssable, s'invente un peuple édenique, complètement fantasmé. Ainsi, le mécanisme de haine réciproque (haine de la culture, haine du peuple) se renforce des deux côtés.

Pour autant, je ne pense pas que "politiquement correct" soit l'expression la plus adéquate pour formuler une critique à l'égard de cet effet d'entraînement. Je l'utilise pour cibler le conformisme artistique, car j'ai étudié l'expression, mais elle est impropre à véritablement désigner ces fameux angles morts, puisque l'un des fonctionnements du politiquement correct, en premier lieu dans le milieu artistique, est la posture politiquement incorrecte et transgressive. C'est l'attitude du rebelle, de l'insoumis, la posture du hors-la-loi qui "déconstruit les représentations dominantes" — avec des présupposés en général très dominants, justement, sur ce qu'est censée être la domination!

Bref, je préfère parler de nouvel académisme. On peut dès lors s'interroger sur l'emploi du terme "académisme" dans le sens où l'Académie n'est plus une instance normative comme par le passé. Mais lorsque l'on regarde, par exemple, le Conservatoire national supérieur d'art dramatique, on s'aperçoit qu'il applique des préceptes idéologiques formatés par les consignes de l'intersectionnalité, notion visant à démontrer et à dénoncer une domination plurielle — de sexe, de classe, de race et visant la déconstruction des imaginaires hétéronormés. Cela aboutit à des expurgations littéraires et artistiques des œuvres du passé, qui sont lues à travers ces filtres très réducteurs. De même, l'Académie française a attribué son prix de littérature dramatique à un auteur qui, à peu de chose près, publie des verbatim de micros-trottoirs. Il n'y a plus de qualité de transformation littéraire. Avec ces deux exemples, on constate ainsi qu'on est confronté à un académisme anticulturel, puisque, dans le premier cas, il s'agit de faire systématiquement le procès des œuvres du passé et non plus de les analyser; et, dans le second cas, il n'y a plus de qualité littéraire dans l'œuvre primée: "ça existe et je vous le montre."

Carmen revisité, auteurs sexistes: à travers le procès des œuvres du passé, vous évoquez

L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

une certaine uniformisation stylistique.

D'où vient-elle?

Cette uniformisation est produite par la certitude inébranlable de bien agir, qui ne laisse plus d'espace pour le doute et dont le fonds de commerce repose sur des invariants plus moralisateurs que véritablement éthiques. Prenons l'exemple du film *Edmond*, lui-même tiré d'une pièce à succès: outre le conservatisme de la vision de l'art (on y découvre un Rostand qui s'inspire à l'extrême de sa propre vie — biais hyperréaliste — pour écrire son chef-d'œuvre), le film nous impose une captation de bienveillance antiraciste.

On nous raconte que la tirade du nez serait inspirée de la verve antiraciste de M. Honoré, un personnage de gérant de café joué par un acteur qui est lui-même connu pour son militantisme antiraciste. Il faut donc désormais "autoriser" Rostand par ce type de passage obligé. La pilule passe grâce à l'avalanche de bons sentiments... Tant pis s'il s'agit de délivrer une vision de l'art caricaturale et mièvre.

La paupérisation de l'économie culturelle est un autre critère à prendre en compte. Il vient de la perte de valeur de la culture dans l'économie des savoirs.

Merci Jack Lang! Nous nous sommes tous émerveillés du "tout est culturel", y voyant l'apogée de la démocratisation culturelle. C'était en fait le meilleur moyen de la démonétiser, de la dévaloriser en lui faisant perdre toute substance, toute rareté, tout en achetant les artistes.

Au final, ces œuvres nouvelles ne peuvent que délivrer un seul spectacle: celui des angoisses de l'élite. Ainsi de la peur du risque écologique, qui, comme l'a bien montré Ulrich Beck, s'allie volontiers avec une peur du peuple, qui se trouve régulièrement associé, en plus du fascisme et du néonazisme, au "risque systémique". On le voit notamment à travers la recrudescence vertigineuse des tribunes signées par des artistes: récemment, c'était à propos du « *lundi sans viande ni poisson* » à une période où les légumes coûtent plus cher que la viande et les sous-produits carnés de l'agro-alimentaire. Que les choses soient claires: je considère le sujet comme étant de premier plan. Mais ce type d'interventions médiatiques plus ou moins déconnec-

tées révèle une fermeture totale des élites culturelles aux problématiques du peuple.

« La création artistique même est en danger », pourquoi?

C'est l'une des conséquences les plus graves. On assiste en effet à une destruction de l'espace symbolique dans l'art. Cette destruction s'opère à travers le procès systématique des représentations et des imaginaires: l'hyperréalisme des "amateurs" sur scène, du verbatim, de l'art qui se prétend "documentaire", la racialisation des imaginaires. Cette déferlante fait disparaître tout processus de transformation, de construction d'un cosmos fictif. Cela s'illustre, par exemple, avec la tentation très forte des quotas ethniques dans la culture. Les querelles autour de l'appropriation culturelle en sont le symptôme. Au final, on ne discute plus du contenu des œuvres et des questions qu'elles peuvent soulever, mais on intente des procès sur l'identité de leurs auteurs.

Vous évoquez d'ailleurs une « hystérisation du motif identitaire ». Qu'est-ce?

Dans notre culture très individualiste et narcissique, formatée par les réseaux sociaux, nous développons un imaginaire où chacun est auteur, acteur, metteur en scène et même spectateur de sa propre vie et où nous nous retrouvons isolés dans une forteresse d'auto-construction. L'idéologie identitaire, très présente dans les discours décoloniaux et intersectionnels, est l'idéologie dominante: celle du marché, du capitalisme financier et globalisé qui atomise les individus ou les renvoie dans des sous-groupes qui se pensent politiques, mais qui sont hostiles à la vérité du politique, qu'ils considèrent désormais comme fasciste: la nation, l'État de droit, la majorité démocratique, la République, etc. Le postmarxisme intersectionnel, décolonial et identitaire, celui qui valorise le groupe et l'individu apolitiques, est un marxisme dénaturé, car devenu compatible avec la globalisation.

Dans le domaine de la culture, l'idéologie décoloniale est à la fois marginale et omniprésente. Les indigénistes purs et durs restent minoritaires (bien que présents) dans les programmations publiques. En revanche, le discours intersectionnel et décolonial est dominant: pour qu'une programmation soit "inclusive", il va falloir qu'il y ait une cuillerée pour les femmes, une cuillerée pour telle minorité, une autre pour telle autre minorité... Au final, il n'y a pas de phénomène de sous-représentation: ➔

DANS LE DOMAINE
DE LA CULTURE,
LE DISCOURS
INTERSECTIONNEL
ET DÉCOLONIAL
EST DOMINANT.

L'incorrect

ESPACE DE LIBRES DÉBATS

CHRISTOPHE DAVYAUD DE LAGE



"Tristesse", le spectacle d'Anne-Cécile Vandalem.
Une vision caricaturale de l'homme blanc propre à générer de la xénophobie.

ces sujets sont surreprésentés! Il n'y a presque plus d'œuvres qui parlent de la condition humaine dans sa globalité et sa complexité, affranchie de ces passages obligés. On ne l'approche plus qu'à travers des "singularités" préconçues.

Or, ce tournoiement du monde de l'art autour de ces quelques thématiques obsessionnelles, avec la certitude de faire de l'universel — lorsqu'Olivier Py programme tout son Festival d'Avignon autour des transgenres, il pense bien sûr faire de l'universel —, nourrit une incompréhension et une forme de haine de la culture, mais aussi un certain extrémisme: l'esprit de tribunal attise les colères. Je pense par exemple à un spectacle d'Anne-Cécile Vandalem, *Tristesses*, que j'ai vu au Théâtre de l'Odéon, qui dépeignait l'homme blanc comme un insulaire dégénéré raciste, xénophobe, incestueux, débile, etc., et révélait en creux un édénisme complètement caricatural. Ce spectacle était pourtant présenté comme engagé contre la xénophobie: c'est déplorer les effets dont on chérit les causes... On ne résout pas la question de la haine de l'autre par le manichéisme, bien au contraire.

Les phénomènes d'appropriation culturelle se multiplient aussi...

C'est un droit à l'image devenu fou. Les décoloniaux prétendent défendre les autochtones, mais en réalité ils les enferment dans leur identité. C'est l'infinie tristesse de ce monde culturel où tout regard venant de l'extérieur est suspecté d'avoir de mauvaises intentions. Cela revient à considérer l'individu de façon instru-

mentale et hypercapitaliste, comme la somme de son genre, de son sexe, de son origine.

En quoi l'art actuel peut-il renforcer ressentiment et populisme?

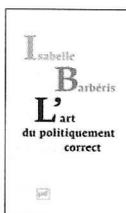
Désormais, ce formatage commence très jeune: dans les programmes scolaires où l'on apprend à faire le procès des représentations plutôt qu'à nourrir les imaginaires. Les thèses intersectionnelles sont disponibles dans les établissements culturels qui travaillent avec les scolaires, puis encensées par des universitaires qui bouclent la boucle. Les identités parcellaires sont ainsi mises en avant, toujours sur le mode du procès de l'autre, de la fasciation de celui qui est accusé d'être "fermé" face à un discours lui-même très fermé. Ce qui prédispose à un esprit de litige et de revendication exponentiel, de toutes parts, et très replié sur soi.

De plus, pour plaire à une doxa, on crée des œuvres au nom d'un bien dont les critères échappent complètement à la majorité de la population, ce qui suscite un sentiment d'exclusion et un profond ressentiment. L'agressivité qui en découle est d'autant plus forte que le discours qui exclut se prétend inclusif. Cet aspect littéralement pervers me semble très grave.

Au lieu de lier, la culture d'aujourd'hui sépare...

Mon livre peut paraître pessimiste, car il cible des phénomènes qui font effectivement partie de l'idéologie dominante. Mais l'objectif diffère de celui d'un Baudrillard (« *le complot de l'art* »), ou encore du laïus "l'art, c'est de la merde". C'est parce que j'aime les artistes que je me refuse à la complaisance. Il reste encore beaucoup de poches de résistance, mais le problème est qu'elles s'expriment peu. En effet, il existe une sorte de terrorisme intellectuel qui fait que les artistes qui sont opposés à ces phénomènes dominants n'osent pas le dire. Il y a une sorte d'autocensure. Finalement, on n'a jamais vu autant de manque de diversité que depuis qu'on ne jure plus que par elle... ●

Propos recueillis par Anne-Laure Debaecker



L'Art du politiquement correct,
d'Isabelle Barbéris,
Puf, 208 pages, 17 €.